Conversation avec | Amandine Beyer

mars 2022

Ici on parle d'un double quatuor, de cordes en boyaux, de rêveries autour de la matière et d'une folle envie de mêler le geste des musiciens à celui des danseurs ...

Amandine Beyer © Oscar Vazquez

Amandine, vous serez à Dijon les 29 et 30 mars avec Boris Charmatz pour une création inédite dans le cadre du Festival Art Danse. Parlez-moi de la genèse de ce projet. Comment est-il né ?
J'ai rencontré Boris grâce à la chorégraphe Anne Teresa de Keersmaeker. En 2013, elle voulait danser sur la *Partita en ré mineur* de Jean-Sébastien Bach, et elle a demandé à Boris d'être son partenaire, et à moi de jouer sur scène. Nous avons travaillé à quatre : lui, elle, son assistante Femke Gyselinck et moi.
La rencontre avec Boris dans ce cadre fut une vraie surprise. Je me souviens d'une conversation assez drôle durant laquelle il m'avait dit qu'il écrivait des livres. Il m'en avait apporté deux en me disant : « l'un contient beaucoup de texte, l'autres beaucoup d'images... lequel choisis-tu ? » Nous avons ri et j'ai choisi le premier. C'était *Je suis une école* ; c'est aujourd'hui l'un de mes livres de chevet.
Boris me fascine parce qu'il a toujours des milliers d'idées, c'est un homme charmant et un grand danseur. J'aime aussi sa façon de voir le monde. Ainsi, lorsque Dominique Pitoiset m'a contactée pour me demander avec qui j'avais envie de collaborer pour un projet à Dijon, j'ai immédiatement parlé de lui. Cela tombait d'ailleurs très bien car le Festival Art Danse avait très envie de l'inviter également !

Que vous ont apporté ces collaborations et, surtout, comment cela résonne-t-il avec votre pratique de musicienne ?
Pour moi qui aime apprendre, travailler avec de tels danseurs est comme une porte ouverte sur un champ de connaissances, sur une vision et des perspectives très riches. Avec Anne Teresa, je vois littéralement la musique se déployer dans l'espace. Cette collaboration enrichit mon imagination. C'est un peu la même chose avec Boris. J'ai vu tout récemment son solo *Somnole* qui articule de manière incroyable le souffle, le son et le mouvement. Moi qui imagine souvent que le son que je produis au violon voyage, je vois sur scène ce son personnifié et incarné... et c'est comme manger un bonbon à la menthe : délicieusement rafraîchissant !

Comment s'est passé le processus de création, cette fois-ci ?
Avec la pandémie, ce fut un peu chaotique ! D'ordinaire, il faut toujours fixer les choses très en amont, notamment pour pouvoir informer le public, ce qui est par ailleurs bien normal. Mais cette fois, nous avons volontairement fait une place à la surprise. Boris est une réserve d'oxygène de ce point de vue.

Et puis, nous avons pris les choses à l'envers. D'habitude, un danseur choisit une musique puis invente une chorégraphie à partir de ce point de départ. Ici, Boris a choisi deux de ses duos qui n'avaient pas de musique définitive et il m'a demandé de penser la musique pour ces deux pièces. La méthode semble curieuse, mais c'est très fructueux.

2 pièces... mais 8 artistes.
Oui, nous ne sommes pas seuls, mais bien 8 sur scène : un quatuor à cordes et un quatuor de danseurs. 4 et 4 ou 2+2+2+2... Les combinaisons sont infinies. J'ai tout de suite eu envie de convier Naaman Sluchin, Josèphe Cottet et Frédéric Baldassare, car le quatuor m'a semblé la formation la plus apte à se jumeler au projet.

Pourquoi ? Est-ce une question symbolique, esthétique, mathématique, relationnelle... ?
Si l'idée du quatuor s'est imposée immédiatement à moi, c'est avant tout parce j'avais envie de jouer et de travailler avec ces trois musiciens-ci en particulier. C'est donc une affaire de personnes. Chaque individu du quatuor apporte avec lui sa culture, son histoire, son caractère. Et puis, le quatuor ouvre aussi le champ des possibles, en termes de répertoire. Il y a tellement de pièces... Nous avons opté pour des œuvres que nous connaissions, histoire de ne pas nous jeter complètement dans le vide avec ce projet ! Elles nous servent de points de repères dans cette aventure, même s'il y aura aussi des passages improvisés.

Pourquoi avoir choisi ce nom de quatuor ? Qu'est-ce que le terme Kitgut révèle de votre identité artistique ?
Kitgut signifie boyaux de chats ! Le terme fait référence aux cordes des instruments d'époque.

Amandine Beyer © D. R.

« Avec ce projet, j'aime l'idée que le public puisse avoir des surprises, qu'il puisse s'installer sans trop savoir ce qu'il va découvrir. C'est un programme éphémère. Deux soirées papillons, deux soirées cousues main. Elles seront d'ailleurs certainement différentes l'une de l'autre. »

Dans l'Angleterre des XVI[ème] et XVII[ème] siècles, les fabricants de cordes, pour tenir secrètes leurs méthodes de fabrication, utilisaient ce terme pour lui conférer une part de mystère et éviter d'attiser les curiosités. Et c'est quand même plus poétique que les boyaux de mouton !

Oui et dissuasif car le chat était associé dans l'imaginaire collectif à la sorcellerie. Parlez-moi de vos instruments, justement, de leur facture instrumentale.
Josèphe, Frédéric et moi jouons sur trois copies d'instruments baroques. Il s'agit donc d'une facture moderne, ce qui permet notamment d'avoir moins peur lorsque l'on joue des œuvres postérieures à l'époque baroque. Mon violon est une copie d'un Amati de la fin du XVI[ème] siècle, par exemple.

À quoi le public doit-il s'attendre musicalement, lors de ces deux soirées ? Pourriez-vous nous donner quelques pistes plus précises ?
C'est encore un travail en devenir mais je peux déjà vous dire que les pièces choisies sont issues de répertoires très variés. Nous avons modelé l'ensemble de manière inédite. La direction de l'Opéra de Dijon souhaitait que nous commencions par du quatuor. Nous avons eu envie de jouer des pièces peu connues, des pièces composées avant la naissance du genre au XVIII[ème] siècle. Les musiciens n'ont en effet pas attendu le classicisme pour jouer à quatre voix ! Nous sommes donc allés chercher du côté de la musique anglaise du XVII[ème] siècle, du côté de la musique italienne du XVI[ème] siècle. Il y aura des pièces de Purcell et Locke, et de compositeurs moins connus, comme Johann Heinrich Schmelzer, par exemple.

Danse, musique, répertoires variés, improvisation… Je sens beaucoup d'enthousiasme et d'énergie dans vos propos depuis le début de cet entretien, en quoi ce genre de projet vous permet-il de déplacer les lignes et d'innover ?
Je suis musicienne de formation classique : j'ai appris à jouer rigoureusement ce qui est noté sur la partition, j'ai été formée à respecter les volontés d'un compositeur… La musique ancienne est très soucieuse de respecter les intentions et le texte. La danse ouvre donc d'autres champs des possibles, nous respectons bien sûr les œuvres interprétées, mais nous nous sentons plus libres, d'une certaine manière. Vous savez, je ne danse pas moi-même mais la danse est une de mes disciplines de prédilection. Le geste chorégraphique m'apporte beaucoup de bonheur.
En tant qu'auditrice, j'aime beaucoup la forme traditionnelle du concert classique, c'est une tradition qui me convient ; je sais ce que je vais entendre et comment la soirée va se dérouler…
Au cinéma, j'aime au contraire l'imprévu. Si quelqu'un me raconte tout avant, je ne vois plus l'intérêt d'aller voir le film. J'aime m'asseoir et ne pas savoir ce qui m'attend. Avec ce projet, j'aime l'idée que le public puisse avoir des surprises, lui aussi, qu'il puisse s'installer sans trop savoir ce qu'il va découvrir.

C'est un programme éphémère. Deux soirées papillons, deux soirées cousues main. Elles seront d'ailleurs certainement différentes l'une de l'autre ! Ce sera réjouissant pour nous et j'espère que ce sera aussi le cas pour le public.

Nous allons donc tâcher de ne pas trop en dire, tout en en disant quand même un peu ! Comment décriviez-vous les deux pièces de Boris Charmatz *Herses* et *Con forts fleuve* ?
Les deux sont des duos, mais leur vocabulaire chorégraphique est très différent. *Con forts fleuve* met en scène un rapport très viscéral, conflictuel et complexe entre deux individus. C'est une pièce qui donne à voir des restrictions, des malentendus, des violences. Les danseurs ont des pantalons sur la tête, ils respirent mal ; c'est une métaphore de ce qui advient quand les gens ne s'écoutent pas, ne se voient pas. C'est un moment de tiraillements et d'impuissance qui est très fort et qui fait écho à certaines réalités de notre quotidien.
Herses est aussi très intense, mais ne travaille pas sur les mêmes énergies. C'est un duo de contact, un contact sensible, attentif, précis et sublime. Quelque chose de très intime aussi. Boris s'est inspiré d'une pièce qui parle de la nature, de la société et du couple au sein de cet environnement.

Si vous deviez parler de cette création, non pas en termes chorégraphiques ou musicaux, mais avec des images, des impressions, que diriez- vous ?
Peau, tissu, son et contact. J'ai envie d'évoquer sa dimension charnelle, puis, de parler de l'image du ruban et d'une texture qui peut être dure ou molle, tendue et très compacte, ou au contraire plus aérienne. J'évoque souvent des textures avec mes étudiants ; ce genre de considérations revient très fréquemment dans ma manière d'enseigner. Je parle de texture, de nourriture et de consistance !

Avez-vous déjà joué à Dijon ? Votre venue approche à grands pas…
Oui, ce sera la 4ème ou la 5ème fois. Je connais le Grand Théâtre et l'Auditorium sonne tellement bien…. J'ai très envie d'y retourner. Le jour de mon anniversaire, l'an dernier, j'ai donné un concert le matin pour une classe d'élèves de primaire, qui était installée pour l'occasion sur scène avec nous, et c'était formidable. Malgré les masques, le contexte sanitaire compliqué, ce fut un grand moment. J'aime cette salle et je suis ravie de m'y produire régulièrement. Je pense pouvoir dire aussi que je vais revenir dans les prochaines années.

Et connaissez-vous la ville de Dijon ?
J'adore Dijon ! J'ai pris le temps de sortir et de me promener la dernière fois, j'ai découvert une ville opulente, avec de belles rues anciennes. Je suis originaire d'Aix-en-Provence, qui possède aussi un beau centre historique, mais Dijon est vraiment une ville splendide. J'ai été très impressionnée.

Alors au plaisir de vous y retrouver bientôt ! Merci beaucoup Amandine. •

Propos recueillis par Camille Prost

Dialogues © Laurent Philippe

Dialogue
Boris Charmatz & Amandine Beyer
danse
29 & 30 mars
auditOrium